

Lame de fond

Marlène TISSOT



éditions

La Boucherie littéraire

La 4^{ème} de couverture

En filigrane d'un voyage imaginé, un personnage pas tout à fait imaginaire. Un vieil homme disparu un peu trop brutalement.

Un phare qui s'éteint, c'est la rive qui disparaît.

Il faut alors faire face à la tempête en solitaire, redessiner le paysage, sauver les souvenirs de la noyade, réinventer l'absent, reconstruire la lumière.

Tu es quelque part, du côté de l'invisible, et ta chaleur traverse la vaste épaisseur de brouillard qui nous sépare. Je pense à ces liens qu'on noue les uns avec les autres. Peut-être pour s'arrimer au monde, à la vie, au réel. Pour dompter l'envie de prendre le large. Affronter le ressac des douleurs. Avancer. Jusqu'à la prochaine plage, la prochaine île. Et si le sable n'existe pas, je l'inventerai.

Les premières pages

Ligne de flottaison :

Ligne qui sépare la partie immergée de la coque d'un navire (oeuvres vives) de celle qui est émergée (oeuvres mortes).

Dans la chambre d'hôpital, les machines se sont mises à biper, affolées comme des mouettes au cul d'un chalutier. Des blouses blanches et des stéthoscopes se sont lancés à ta poursuite, mais tu étais déjà loin. Matin d'hiver, cinq heures trente. Tu venais de prendre le large, cap sur l'éternité.

L'hiver a emprisonné ton absence dans sa glace. Rien ne bougeait, lourd et lent. Nos sourires fragiles comme la surface d'un lac gelé sous des pas imprudents. La sensation lancinante de devenir givrée.

Verbiage des moineaux derrière les volets clos. Matin de printemps, cinq heures trente. Ton absence fait trop de bruit. Il manque ta voix.

Démêler les filets, sortir mon coeur de sa léthargie. Il est temps de te réinventer, de larguer les amarres.

Remonter le temps comme on grimpe à une échelle boiteuse. Là-haut, aucune lune à décrocher. Les étoiles éternuent. Ta poussière est poivrée. J'empoche boussole et compas, enfile un vieux ciré, et mets les voiles pour une expédition à durée indéterminée sur les flots des souvenirs de toi.



Autres extraits

Un voyage immobile ne suffira pas à écoper ma peine. Je dois partir vraiment. Voguer, dériver. Et tant pis pour les tempêtes. Partir à ta recherche ou peut-être à la mienne. Il y a si longtemps que je me suis perdue de vue. La réalité de mes contours comme estompée. Ce drôle d'habit de chair me laisse presque nue. J'existe sans exister tout à fait. Comme si la vie ne me tenait plus dans ses bras. J'aimerais fleurir de nouveau en marchant dans tes pas, reprendre forme humaine, renaître de tes cendres.

Tes cheveux devenus blancs du jour au lendemain. Tout était blanc. Le ciel, les rues de neige, la chambre d'hôpital, les draps, les voix, les murs, tes regards qui se posaient sur nous sans parvenir à nous voir vraiment. Nous étions tes fantômes. La vie et la mort jouaient à échanger leurs costumes le temps d'une dernière farce.

Il pleuvait, le jour où tu es parti. La mer débordait de nos coeurs et cognait à la fenêtre de nos yeux. Pourtant, je n'ai pas pleuré. Presque pas. Quelques gouttes de désespoir dans l'océan de chagrin. C'est tout ce que j'ai su pleuvoir. Enfermer le reste sous les paupières pour nourrir les nuages et te souhaiter bon vent.

Je voudrais écrire mieux. T'écrire avec assez de légèreté planquée sous le masque rigide de la syntaxe pour que l'histoire soit tissée d'autre chose que de mots, pour que tu puisses me lire même si tu n'es plus là. Je voudrais t'écrire mieux et ne surtout pas faire de toi un mythe, un monstre, un banal héros de fiction. Écrire comme on souffle sur les braises.

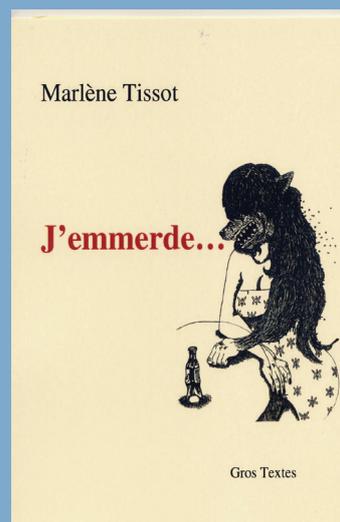
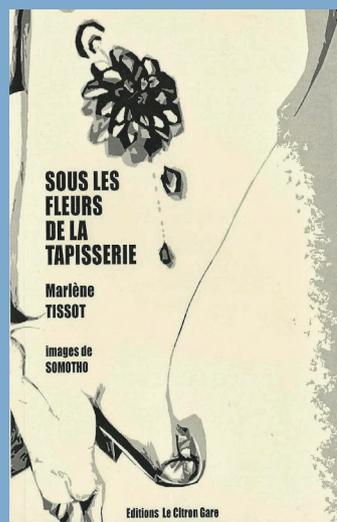
Regarder le soleil en face et fermer les yeux. Laisser les formes blanches dessiner de drôles de paysages sous mes paupières, comme lorsque j'étais enfant. Marcher pieds nus sur le froid du sable et l'écouter me raconter des histoires en braille. Je me demande quelle mécanique du temps nous fait oublier la saveur de ces plaisirs minuscules. Où est-il écrit qu'en devenant adulte on ne doit plus perdre son temps avec ce genre de détails ? Ne plus s'amuser ni rêver en couleurs ? Quel contrat tacite nous oblige à penser en termes d'avenir professionnel, de confort matériel, en termes de consommation, de concurrence, d'efficacité, de sacrifices, en termes de famille à fonder, d'enfants à éduquer, de vacances à planifier ? Doit-on nécessairement être raisonnable, responsable, capable d'adapter sa ligne de conduite à la raideur de la société, se fondre dans la masse ? Grandir, est-ce devenir docile, se plier aux exigences, rentrer dans le rang, éviter la sanction, éviter l'exclusion, courber l'échine, ne pas se faire remarquer, ne pas rire trop fort, se cacher pour pleurer ? Est-ce qu'on nous apprend tout cela ? Est-ce qu'on y glisse insidieusement par mimétisme, qu'on y succombe par fatigue ? Est-ce qu'on se laisse décolorer l'âme sans même le remarquer ? Lorsque j'étais enfant, tu m'as montré comment arrondir les angles : poser un cube de sucre sur ma langue et sentir ses arêtes aiguisées s'adoucir lentement, avec juste un peu de patience et de salive. Je redécouvre ce geste magique et simple ici, devant un café, face à la mer. Redevenir enfant dans mon corps mal grandi, vandaliser le terrain de jeux, ce vaste espace devenu friche à l'intérieur de ma peau. Je marche à reculons, à rebrousse-temps et j'ai enfin l'impression d'avancer dans la bonne direction.



Deux autres ouvrages de Marlène TISSOT

Sur la plage, un mercredi d'hiver, je suis loin devant et tu me cries : « Cours, ma belle ! Nage dans le ciel. » Et je ris, je deviens une sirène du grand air. Avec toi, tout est permis. Avec toi, on chahute l'apparence des choses ordinaires, on colorie le monde. Avec toi, je nage dans le ciel, je suis une sirène qui ne craint pas la mer à boire.

page 48



Dans ta cage thoracique, l'oiseau a cessé de chanter. Mais ses ailes palpitent encore en moi. Comme s'il s'apprêtait à m'envoler. Tu m'avais prévenue : « Tout n'est que commencement ». Et aujourd'hui je suis prête à te croire, prête à laisser ta fin devenir un début.

La nuit s'est invitée presque sans prévenir. La boulangerie a déjà enfilé son rideau de fer, mais la supérette brille encore de tous ses néons. J'entre y acheter un paquet de craquelins pour le petit dej' de demain, avec du beurre salé et une boîte de thé. La caissière me sourit, mécaniquement, malgré son regard épuisé. Un instant je pense à sa vie. Je me demande si elle a des enfants, un mari, un chat, un chien, une pizza surgelé, qui l'attendent à la maison. Ce n'est pas que ça m'inquiète réellement. D'ailleurs, en sortant, je cesse vite d'y penser et je cours vers la mer comme une môme en riant. La nuit pétille, percée d'étoiles. Tes grands bras comme un hamac tendu entre deux points d'interrogation. Tu es là, quelque part. Tu m'empêches de tomber. Comme autrefois.

page 66

POUR EN SAVOIR PLUS SUR L'AUTEUR

Le blog de Marlène Tissot : <http://monnuage.free.fr/>



Marlène TISSOT se présente à ses lecteurs

Marlène TISSOT est venue au monde inopinément. A cherché un bon bout de temps avant de découvrir qu'il n'y avait pas de mode d'emploi. Sait dorénavant que c'est normal si elle n'y comprend rien à rien. Raconte des histoires depuis qu'elle a dix-ans-et-demi et capture des images depuis qu'elle a eu de quoi s'acheter un appareil. Ne croit en rien, surtout pas en elle, mais sait mettre un pied devant l'autre et se brosser les dents. Ecrira un jour l'odyssée du joueur de loto sur fond de crise monétaire (en trois mille vers) mais préfère pour l'instant se consacrer à des sujets un peu moins osés.



PS : J'ai aussi un petit oiseau bleu, pas du genre qui palpite dans la cage thoracique, mais du genre que je nourris assez peu, du genre qui fait un peu ce qu'il veut, il n'est pas dans une cage et les fils à la patte, c'est pas mon truc... N'empêche, j'ai un petit oiseau bleu.